

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 SEPTEMBRE 2014



## Un mot, un jour

À quatre mains, Nicolas Dickner et Dominique Fortier ont composé un livre étonnant qui s'inspire du calendrier républicain de... 1793

Pour échapper aux pièges du temps, Nicolas Dickner et Dominique Fortier se sont imposés, avec *Révolutions*, à la fois livre-jeu et correspondance littéraire, la contrainte sérieuse et amusante de rédiger un court texte tous les jours pendant un an en s'inspirant d'un mot reçu automatiquement par courriel. Un mot du jour tiré du calendrier républicain créé en 1793. Entretien.

CHRISTIAN DESMEULES

**R**aisin est le premier mot du premier jour. Mais les saisons changent, les feuilles du calendrier se tournent, et on tombe vite sur *ancolie, ver à soie, buglosse, ruche, pioche, prêle, tabac, truite, plan-*

*toir, safran* ou *verge d'or*. Noms de plantes, d'animaux ou d'instruments aratoires, on y trouve en tout et pour tout 366 mots associés aux 366 jours que peut compter une année.

Ce n'est pas l'Oulipo, mais tout de même. Il s'agit d'un défi un peu fou, qui tient du geste gratuit et de l'exercice littéraire, mais qui comporte aussi ses exigences, sachant que l'un et l'autre ont une œuvre en cours, des nécessités alimentaires, une vie de famille. C'est-à-dire bien d'autres contraintes quotidiennes.

Le calendrier républicain, canevas de leurs élucubrations, a été créé en 1793 par Philippe-François-Nazaire Fabre (dit Fabre d'Églantine) et André Thouin. Le premier, poète et homme politique, sera guillotiné le 17 germinal de l'an II (6 avril 1794). Le second, botaniste, agronome et caution scientifique du projet, est mort de sa belle mort — sans doute même dans son lit — en 1824. Leur calendrier «*terriblement, affreusement français*» (Dickner), aboli par décret impérial en 1805, aura été en vigueur durant 13 an-

nées — avant d'être brièvement sorti du placard pendant la Commune de 1871.

### Des bouteilles à la mer

Pas étonnant que ces deux écrivains chercheurs — tous les deux nés en 1972 —, abonnés aux traités anciens, aux dictionnaires et aux fictions plutôt pures, se soient tournés l'un vers l'autre. L'auteur de *Nikolski* et de *Tarmac* (Alto) a habité ses lecteurs depuis *L'encyclopédie du petit cercle* (L'instant même) à son goût pour l'érudition factice.

Mais on connaît un peu moins Dominique Fortier, instigatrice du projet, traductrice et auteure de romans plutôt historiques (*Du bon usage des étoiles, Les larmes de saint Laurent, La porte du ciel*, tous chez Alto). Elle se souvient: «*Le but, c'était d'essayer de ralentir le temps, d'échapper au tourbillon du quotidien.*» C'est après avoir essayé différentes stratégies, confidentielle, qu'elle est tombée un jour, au fil de ses recherches, sur cet étrange calendrier révolutionnaire. Sentant le besoin d'avoir un complice, elle a tout naturellement pensé à l'auteur de *Nikolski*, chez Alto, certes, mais lui aussi «*authentique geek*».

366 mots que chacun saupoudre d'humour, d'observations, du résultat de ses recherches intempêtes, de souvenirs ou de réflexions sur l'écriture. Dominique Fortier respectant à la lettre la contrainte quotidienne, rendant d'un jet parfait et sans la moindre trace de sueur son texte, raconte un Dickner encore



SOURCE ALTO

La Nympe du rivage représente le sixième mois du calendrier républicain, ventôse.

émervillé qui, lui, pouvait parfois consacrer quelques jours (en trichant un peu) sur certains mots. «*Moi, je tape sur le clou, longtemps, jusqu'à ce qu'il rentre...*»

### Pris à leur propre jeu

Si les deux écrivains ne sont pas particulièrement portés vers l'autofiction

VOIR PAGE F 2 : RÉVOLUTIONS



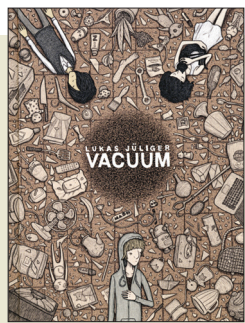
Louis Hamelin sur l'importance du **nombre** en traduction  
Page F 4



Quelles finalités adopter pour l'**éducation**?  
Page F 6

## LIVRES

## LA VITRINE

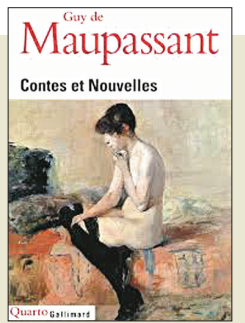


## BANDE DESSINÉE

**VACUUM**  
Lukas Jülicher  
Éditions Rackham  
Paris, 2014, 128 pages

L'univers est troublant, un peu sombre, adolescent, jeune et torturé. Et malgré tout, il a ému et même secoué l'Allemagne en 2012 en se dévoilant dans cette œuvre dessinée par le jeune illustrateur Lukas Jülicher. Avec cette traduction française d'un phénomène national allemand, on arrive facilement à comprendre le pourquoi du comment au contact de ce récit dense, complexe et débordant d'humanité, porté par un graphisme à la qualité presque exceptionnelle. Tout en courbes, en trait fin, en ombres et en lumière. C'est l'été sous la couverture, mais les couleurs ne sont pas trop là. Des adolescents sont confrontés à l'angoisse d'exister et à la peur de sombrer dans la même médiocrité que leurs parents. Seuls ou en groupe. On est quelque part au pays d'Angela Merkel, mais on pourrait être n'importe où ailleurs sur terre où la condition humaine fait parfois mal. Il y a un peu d'amour, de vin rouge, une évocation sans doute accidentelle des mondes de Tim Burton, et puis soudain un drame, une agression suivie d'une mort, qui va nourrir ce vertige, cette exploration du mal de vivre, de la solitude qui, à un moment donné, peut effectivement marquer un pays, avant de répandre sa troublante justesse plus loin.

Fabien Deglise



## CLASSIQUE

**CONTES ET NOUVELLES**  
Guy de Maupassant  
Gallimard  
Paris, 2014, 1818 pages

Il n'est pas facile d'aimer Maupassant. Le conteur, on ne peut que l'admirer. D'un trait, il campe un personnage, dessine un paysage, anime une situation. Pour peu qu'on puisse oublier en cours de lecture que ses paysans sont toujours bêtes, que ses femmes sont trop aisément conquises et que ses héros masculins ont pour ce qui s'est appelé plus tard le « *politically correct* » la plus totale indifférence. À vrai dire, on admire son habileté, mais souvent, il est infrequentable. À noter toutefois que ses chroniques tirées des journaux du temps nous le présentent sous un autre éclairage. Présentés dans l'ordre chronologique de leur parution dans des revues ou des journaux, ces contes et nouvelles que l'on ne tient plus pour des œuvres mineures peuvent enchanter si on les parcourt à petites doses. Lus avec trop d'avidité, ils risqueraient de nous conforter dans cette idée que le XIX<sup>e</sup> siècle finissant est une bien triste époque. Une époque pendant laquelle sans trop de remords, les bourgeois pouvaient bouleverser la vie de petites ouvrières qu'on emmenait en canot le long de la Seine. Comme d'habitude dans la collection Quarto, une chronologie illustrée met le lecteur au parfum d'une vie qui s'est éteinte à 43 ans, dans les affres que l'on sait. Ne pas oublier non plus que s'intéresser à Maupassant, c'est aussi frayer aux côtés de Flaubert, Zola, Daudet et Manet.

Gilles Archambault

Allô prof : des services GRATUITS d'aide aux devoirs offerts à la grandeur du Québec!



Montréal  
(514) 527-3726  
Québec  
(418) 843-5355

Extérieur  
1-888-776-4455  
Internet  
www.alloprof.qc.ca



PATRICK ISABELLE

## PRIX JEUNESSE DES LIBRAIRES DU QUÉBEC 2014

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Patrick Isabelle, lauréat du Prix jeunesse des libraires du Québec 2014, dans la catégorie « 12-17 ans », pour son roman *Eux*.

« Patrick Isabelle, en l'espace d'une centaine de pages, arrive, avec force et cruauté, à nous faire ressentir cette souffrance et ce désarroi insupportable qu'une victime d'intimidation peut subir. Un livre qui suscitera bien des discussions, des débats et beaucoup d'interrogations. »

Marie-Charlotte Aubin  
Librairie Raffin, Plaza St-Hubert (Montréal)  
Membre du comité de sélection du Prix jeunesse des libraires du Québec 2014

514 524-5558 lemec@lemec.com
Société de développement des entreprises culturelles Québec

## ROMAN QUÉBÉCOIS

## Rêveur de confins

CHRISTIAN DESMEULES

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Louis Carmain a le goût des voyages. Sujets maritimes, expéditions outremer, îles inaccessibles, naufrages amoureux, passé proche ou lointain : ce sont quelques-unes des obsessions qui l'animent. Inconnu il y a tout juste un an, il s'amenait avec *Guano* (l'Hexagone, 2013), un premier roman qui lui a apporté une large et rapide reconnaissance critique, avant de remporter le prix littéraire des Collégiens.

Né à Québec en 1983, l'écrivain récidive avec *Bunyip*, un roman un peu plus sombre, campé cette fois à la fin des années 1980 en Océanie. Aux commandes, un drôle de narrateur un peu détaché, sorte de guide désinvolte qui encourage la rêverie et le voyage immobile.

Photographe tasmanien spécialisé en épaves maritimes, Timothée est employé par magazine qui prépare un numéro spécial pour souligner son troisième anniversaire (*Épaves et beautés des îles*), « une suite de femmes en bikini et de bateaux cassés ». Pour photographier une rare épave maritime, Timothée doit se rendre à coups de sauts de puce sur l'île de Bougainville, l'une des plus grandes de l'archipel des îles Salomon en Papouasie-Nouvelle-Guinée.

## Femmes fatales

Le héros de Carmain entretient (à la James Bond) une relation superficielle et ambiguë avec Thanuja, la secrétaire-comptable sri lankaise du magazine, mais rien pour l'empêcher de vouloir faire la rencontre de Viviane, une Chinoise de Taiwan qui lui tape dans l'œil — peu blanche, tailleur italien, peut-être 35 ans, « *éphémère au cou* ». Déjà un peu



ILLUSTRATION TIFFET

Louis Carmain aime les histoires d'épaves et de femmes fatales.

lasse, cherchant d'un œil fatigué l'aventure qui l'empêchera de sombrer complètement.

Les femmes sont fatales chez Carmain. Tandis que les triangles y sont amoureux, nourris de part et d'autre d'indécision et de trahisons. Comme dans *Guano*, déjà, où s'était installé un long flirt entre deux principaux protagonistes.

Viviane et Timothée seront toutefois rapidement faits prisonniers par un groupe de guérilleros, dont le chef voudra convaincre le photographe — avant de lui ravir la belle Asiatique — d'immortaliser leur petite guerre de libération papoue, se lavant les mains au passage de tous les crimes commis au nom du marxisme ou du nationalisme : « *Je n'ai d'autre justification à donner aux horreurs que je commettrai. Elles trouveront leurs validations dans la naissance d'une nation.* » Mais le photographe, faut-il s'en étonner, préfère de loin les épaves à la guerre, trop vivante à ses yeux. Et beaucoup trop remplie d'hommes.

*Bunyip*, qui emprunte son nom à celui d'une créature de

la mythologie aborigène en Australie — mi-animal mi-démon, sa proie préférée serait la femme —, est un condensé de roman d'aventures, de rêverie romanesque et de réflexion sur le mal qui s'agit au creux de chacun d'entre nous.

## Le goût des naufrages

Avec sa phrase parfois assassine, souvent voluptueuse, qui s'enroule autour de ses idées à coups d'incises et de subordinées, avec ses sujets lointains et son ton parfois frivole, Carmain est une drôle de bibitte qui donnera des maux de tête à quiconque, amateur ou non de taxinomie littéraire, essaiera de lui trouver des ressemblances. Alors, tranchons : *Bunyip* est un croisement entre Bob Morane et Jean Echenoz.

L'auteur apporte une même précision maniaque au détail de ses phrases, a toujours un goût pour les mots aux sonorités rares et exotiques. Mais l'effet de surprise n'est plus le même. Carmain semble parfois rejouer d'un livre à l'autre les mêmes scènes, utiliser les mêmes images — comme celle

de la « jungle » aperçue dans les yeux de certaines femmes.

Le narrateur, aussi, pourra en agacer certains. Son omniprésence pinailleuse. Sa frénésie parfois didactique ou son dégoût trop appuyé pour le durian. Comme si l'auteur n'avait pas réussi à faire disparaître tous les traits de son esquisse au crayon gras.

Certains passages sont magnifiques, pourtant, et nous font oublier le côté baroque du roman. Comme celui-ci, qui condense le goût de Carmain pour la beauté, l'inaccessible, les êtres solitaires : « *Elle tendit le bras, posa le bout de ses doigts sur la froidure infranchissable du miroir. Son reflet : elle songea que rien, contre toute attente, n'est plus loin de la main. Pas Mars et pas la mort. Pas même cette vie qu'on s'imagine à seize ans, à vingt ans, à trente ans, celle qu'on veut tout le temps et qu'on n'a jamais.* »

Collaborateur  
Le Devoir

## BUNYIP

Louis Carmain  
L'Hexagone  
Montréal, 2014, 272 pages

## Le jeu de l'amour et de la mort

NAÏM KATTAN

Romancier, essayiste, ancien directeur du journal *Le Monde*, Eric Fottorino décrit dans son dernier roman *Chevrotine* la sombre histoire d'un couple déchiré par la passion.

Alcide est un mareyeur qui vit à La Rochelle. Il épouse Nélie, qui donne naissance à deux garçons. Elle meurt très jeune. Au fond du désespoir, il fait la connaissance de Laura, elle-

même séparée de son compagnon et mère d'un garçon. Ils sont pris d'une passion amoureuse réciproque. Les trois enfants s'entendent et la famille est recomposée. C'est le bonheur. Laura travaille dans une institution médicale et est très heureuse de partager la demeure d'Alcide au bord de la mer. Son besoin d'amour est sans limites. Ses exigences se multiplient. Alcide lui appartient. Ses élans d'amour et de sensualité sont de plus en plus souvent interrompus par le contrôle qu'elle exerce sur Alcide.

Elle lui fait repousser tout ce qui rappelle sa défunte épouse : cela va des vêtements jusqu'aux deux fils. L'homme, prisonnier de sa passion, cède, cherche des accommodements, dans l'attente de l'apaisement de sa femme et du retour de ses expressions d'amour. Il est dé-

pouillé de ses enfants, de ses amis, et elle se tait et lui impose de longues heures de silence. Elle l'excite pour le repousser dès qu'il la touche. Enceinte, elle donne naissance à une fille, Automne. Alcide aime éperdument sa fille et, en même temps, ne cesse de subir les colères, les perversions et les cruautés de Laura. Se sentant littéralement mourir, il tire sur elle pour survivre, la tue et la fait disparaître au fond de l'eau. Il affirme qu'elle est partie sans laisser de trace. L'enquête de la police l'exonère de tout soupçon et toute responsabilité.

Au cours des vingt années suivantes, il élève sa fille, qui attend toujours le retour de sa mère. Dans son imagination, il n'évoque que les moments heureux de sa vie avec Laura. Il est sujet à des crises cardiaques et, malade, il rejoint dans la mort

sa femme au fond de la mer.

Fottorino fait participer le lecteur à ces destins tragiques dans les détails, en dents de scie, du déroulement des faits de l'existence de ses deux personnages. La passion qui unit le couple est tellement absolue qu'elle conduit inexorablement à la mort. Laura cherchait son assassin, qui ne pouvait être que l'homme qui lui voue un amour aveugle. Le romancier fait état des mouvements contradictoires des sentiments et des sommets attendus qui sont hors d'atteinte. Une œuvre d'une grande intensité.

Collaborateur  
Le Devoir

## CHEVROTINE

Eric Fottorino  
Gallimard  
Paris, 2014, 181 pages

## RÉVOLUTIONS

SUITE DE LA PAGE F 1

(c'est le moins que l'on puisse dire), ils finiront pourtant tous les deux par se laisser prendre à leur propre jeu (voire par se laisser prendre au « Je ») et par emprunter, au fil des jours, des chemins plus personnels. Comme si la contrainte et l'urgence avaient eu raison des digues et des filtres qui protègent leur pudeur habituelle.

Dickner y paie notamment ses dettes envers les albums de bandes dessinées d'Achille Talon et de Gaston Lagaffe, ou confesse sa dépendance envers Wikipédia. Il a aussi développé au fil des jours un attachement particulièrement marqué envers la figure d'André Thouin. « *Un personnage tout droit sorti d'un roman d'Italo Calvino* », pense celui qui confesse du même souffle avoir eu « *un plaisir de malade* » à traquer les détails de l'existence de ce scientifique, héritier des Lumières et résident du Jardin des plantes.

Mais c'est « *l'excentricité agricole* » de son père, féru d'expérimentations maraîchères et collectionneur de gallinacés à ses heures, qui s'est mise à prendre de plus en plus de place. C'est la découverte la plus importante du processus de *Révolutions* en ce qui le concerne. « *Ça m'a permis de cristalliser des souvenirs*, explique-t-il, *c'est un peu comme si j'avais fait de mon père un personnage.* » Une découverte qui a d'ailleurs fait des petits, sous la forme d'un manuscrit tout chaud qui est aujourd'hui entre les mains de son éditeur.

Dominique Fortier abonde dans le même sens. « *Ce qui m'a le plus étonné*, confie-t-elle, *c'est de constater à quel point le projet a rapidement pris*



ANNIK MH DE CARUFFEL LE DEVOIR

Nicolas Dickner et Dominique Fortier

une dimension personnelle. Et à quel point on n'a pas cherché ni l'un ni l'autre à nous en défendre. On s'est tous les deux retrouvés très vite, avec une certaine transparence, à partager des souvenirs d'enfance et des impressions marquantes.»

Livre impossible à résumer, projet vaste qui tient autant de l'abécédaire que de l'autobiographie, on aura compris qu'il y a dans ces pages beaucoup de savoirs volatils, de la curiosité à revendre, un bonheur ludique et contagieux pour les mots, les jours, les choses.

Collaborateur  
Le Devoir

## RÉVOLUTIONS

Nicolas Dickner et Dominique Fortier  
Alto  
Québec, 2014, 432 pages

## LITTÉRATURE

## La guerre comme un jeu



DANIELLE LAURIN

**N**ous sommes à Beyrouth, dans les années 1980, en pleine guerre civile libanaise. Mais du côté des enfants. Du côté de l'imaginaire comme échappatoire, du jeu comme porte de sortie. Au début, du moins. Si la réalité finissait par prendre le dessus?

*Play Boys*, premier roman du Montréalais Ghayas Hachem, fait se confronter constamment le ludisme et la réalité, tout autant que l'enfance et l'âge adulte. Mais plus on avance, plus les cloisons s'éventrent, les repères s'égarent.

Jouer à la guerre comme un enfant, ou entrer de plain-pied dans l'horreur, comme un homme? C'est le dilemme devant lequel l'auteur, lui-même né au Liban en 1973, place son personnage principal, un garçon de 12 ans. Dilemme qui se pose sans se poser d'une certaine façon, puisque tout se produit comme par enchantement, tout naturellement, par glissements successifs.

Comment en vient-on à commettre l'irréparable, à sombrer dans la barbarie? Est-ce que la guerre pardonne tout? Comment résister à l'appel du bourreau, de la vengeance? Qu'est-ce qu'un traître, pour qui? Ce pourraient être les questions au centre de *Play Boys*.

Il y a aussi dans cette histoire à multiples tiroirs, qui n'est pas sans rappeler le percutant *Parfum de poussière* de Ravi Hage (Alto, 2007), une grande amitié entre deux jeunes garçons. Et la trahison qui entre en jeu. Il y a la famille, sans tendresse aucune. Cette famille qui, à cause de la guerre, vit depuis près d'un an dans un appartement qui n'est pas le sien: il appartient à de jeunes mariés émigrés en Australie.

## La quête du père

La mère est aigrie. Le frère aîné lui est soumis, lui obéit en tout. Et le père? Pas de père, justement. Il est absent, parti. Mystère. Mystère du père absent, qui traverse le récit. On ne comprendra qu'à la fin, tout comme le jeune héros, ce qu'il en est vraiment.

Au début, il n'en est pas trop question, du père. Des bribes, ici et là. La mère interdit de toute façon qu'on en parle à la maison. À peine si elle consent



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Ghayas Hachem réussit à écrire un livre à propos de la guerre qui se démarque, dans un océan de titres sur le sujet.

à laisser entendre vaguement qu'il est en voyage, parti à l'extérieur... peut-être même pris en otage, qui sait. Pour le garçon de 12 ans, il est primordial de savoir à quoi s'en tenir. Ça deviendra une obsession.

C'est la trame la plus forte du roman, à vrai dire, cette recherche du père manquant, qui donne lieu à tous les égarements. C'est la couche de fond qui ajoute un supplément d'âme à ce qui pourrait n'être qu'un autre roman sur la guerre mettant en scène des enfants. C'est ce qui touche le plus. Et puis le punch final concernant la disparition du père, liée de façon intrinsèque au conflit qui balaie le pays, nous rentre dedans.

Entre-temps, nous nous sommes peut-être un peu perdus en route, avec le héros pris en étau, entre deux feux. Entre son cousin, jusque-là son meilleur ami, et son frère aîné grincheux. Ces deux-là jouent à la guerre en tentant d'imiter les grands, chacun de leur côté. Mais ils prennent la chose tellement au sérieux.

Tout ce que veut notre jeune héros, lui, en dehors de retrouver son père, c'est la paix, la justice sociale. La fin de la

guerre une fois pour toutes, il en rêve. Jusqu'à quand pourrait-il préserver son innocence, cultiver sa naïveté?

Si on peut voir dans ces jeux de guerre enfantins une métaphore de la vraie guerre et de ses débordements, de ses enflures, de ses «œil pour œil, dent pour dent», de sa soif toujours plus grande de pouvoir, cette partie-là du roman semble un peu trop appuyée. Elle donne lieu à tant de détails: elle s'éternise un peu. L'impatience risque de nous gagner. Surtout que les 70 premières pages coulaient de source.

## La sexualité fantasmée

Dès le début, on est frappés par l'inventivité de l'auteur, par le côté cru de ses images, aussi. Il tourne en drôlerie la situation du héros de 12 ans, celui qui devient le narrateur de l'histoire, après coup. Rien de comique, pourtant, quand se font entendre des crisements de pneus, des cortèges de martyrs, des bombardements dans l'autre Beyrouth, des sirènes proches...

Justement. C'est pour éviter d'entendre tout cela et d'y cher-

cher un sens que le garçon s'évade dans l'imaginaire, dans le fantasme. Avec son cousin de 11 ans. Il suffit d'imaginer les voisines dévêtues, d'inventer toutes sortes d'ébats sexuels avec elles, en faisant durer le plaisir. Ce que les garçons feront à répétition.

Ils en viendront à investir la chambre interdite de l'appartement squatté. Celle des jeunes mariés qui ont fui la guerre. Elle est tapissée de photos d'eux. Toutes les histoires sont possibles, derrière la porte close. On peut même substituer au corps de la mariée celui de filles nues sur papier glacé.

La sexualité, fantasmée, mais pas seulement, est omniprésente dans *Play Boys*. Comme exutoire. Comme récompense, aussi. Comme carburant. La sexualité, face cachée de la guerre? Ce pourrait être par cet aspect de son roman, par la façon frontale dont il l'aborde, que Ghayas Hachem se démarque le plus, finalement.

## PLAY BOYS

Ghayas Hachem  
Boréal  
Montréal, 2014, 224 pages



## Polar en pays navajo

MICHEL BÉLAIR

Il y a bien longtemps qu'on avait lu du Hillerman; depuis sa mort, en fait, il y aura déjà six ans en octobre. Voilà que sa fille Anne — journaliste et longtemps recherchiste pour son père — a repris le collier pour poursuivre l'œuvre du presque mythique Tony Hillerman, l'inventeur du «polar ethnologique».

Elle a choisi de le faire en situant les personnages créés par son père au milieu des mêmes hauts plateaux encerclés par les montagnes sacrées du pays navajo. Mêmes odeurs diffuses. Même austérité lumineuse. La réussite est saisissante: c'est du Hillerman pur jus qu'on livre ici... En parfaite continuité avec l'œuvre de Tony Hillerman, cette histoire s'amorce plutôt brusquement, alors que Joe Leaphorn prend une balle dans la tête en sortant d'une réunion avec ses anciens collègues. Pourtant, Leaphorn est à la retraite depuis longtemps; à peine agit-il encore comme expert auprès de musées assurant des œuvres navajos. Qui a bien voulu se débarrasser de lui?

C'est Bernie Manuelito qui trouve Leaphorn inconscient à côté de son camion, près du centre communautaire, et son mari Jim Chee se voit chargé de l'affaire pendant que l'ancien enquêteur de la police navajo est transporté par hélicoptère jusqu'à Santa Fe. Leaphorn est dans le coma, il n'y a aucun témoin.

L'enquête démarre lentement et permet de rencontrer des personnages fascinants, et des façons d'entrer en relation typiquement claniques. Les premières pistes sérieuses n'apparaîtront qu'une fois qu'Hillerman a tissé sa toile et que l'on s'entend presque respirer comme un navajo devant le soleil qui se couche. Il est question ici d'art navajo, de poterie et des magouilles de certains pour empocher des sommes colossales étant donné le prix auquel se vendent les artefacts de cette culture. L'intrigue est tissée si serrée et met en jeu tellement de contextes différents que vous vous laisserez prendre à espérer, afin de respirer un peu, que l'auteur s'arrêtera pour décrire le paysage fabuleux qui l'entoure. Comme son père, Anne Hillerman réussit à peindre des tableaux d'une beauté infinie en retraçant simplement les mouvements du soleil et des nuages sur les montagnes. Il se dégage de son écriture une sorte de spiritualité assumée si profonde que l'on peut affirmer qu'Hillerman est toujours vivant. Vivement la suite!

Collaborateur  
Le Devoir

## LA FILLE DE FEMME-ARAIGNÉE

Anne Hillerman  
Traduit de l'anglais par  
Pierre Bondil  
Rivages  
Paris, 2014, 352 pages

**Gilles-Philippe Delorme  
Danielle Roy**

**L'AFFAIRE  
GERDA  
MUNSINGER**

488 pages : 19,95 \$

« L'Affaire Munsinger, c'est avant tout le drame d'un homme, Pierre Sévigny, qu'on a exécuté sur la place publique. »  
J.-L. Gauthier, CHÂTELAINÉ

« Quand la réalité est plus passionnante que la fiction. »  
Clément Trudel, LE DEVOIR

« C'est vraiment la vérité. Pour une fois qu'on la dit. »  
R. Sylvain, HEBDO-VEDETTES

**LE PLUS GRAND SCANDALE SEXUEL CANADIEN**

LES ÉDITIONS JCL  
www.jcl.qc.ca

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Hervé Bouchard, passages dans le mineur

À sa manière bien à lui, l'auteur de *Mailloux* revisite ses souvenirs d'enfance et de hockey

CHRISTIAN DESMEULES

L'auteur de *Mailloux* et de *Parents et amis sont invités à y assister* (tous deux au Quartanier), né à Arvida en 1963, s'offre un intermède avec *Numéro six*, petit livre nostalgique et personnel sur l'enfance et l'adolescence. Un livre mineur, peut-être, mais suffisant pour transformer en mythe une fois de plus son bout de pays, les petits riens d'un monde englouti, une enfance disparue.

Sous-titré « Passages du numéro six dans le hockey mineur, dans les catégories atome, moustique, pee-wee, bantam et midget; avec aussi quelques petites aventures s'y rattachant », *Numéro six* est plus autobiographique et moins incantatoire que les précédents ouvrages de l'auteur. Le hockey est un prétexte pour regarder derrière et lui sert de basse continue pour organiser ses souvenirs.

## Pensée en mouvement

Si la matière n'a pas la densité habituelle, la manière du «citoyen de Jonquière», elle, reste la même: utiliser le moteur de la parole et la force des aveux. Et c'est davantage qu'une affaire de style. Ou peut-être pas. Sachant que le vrai style en littérature est aussi de la pensée en mouvement. Cette manière lui sert ainsi à court-circuiter l'ordinaire et le quotidien.

Hervé Bouchard, sans nier ce qu'il doit à des auteurs comme Bernhard, Céline, Novarina, Beckett et Malarmé, s'alimente à l'énergie contagieuse d'une parole souveraine.

Ce qu'on y croise: le souvenir de son père qui lui attache

ses patins («*Lacets si longs dans un croisement si serré que j'ai du mal à avaler*»), les nombreuses heures à pratiquer son lancer frappé contre le mur de la maison, la litanie des surnoms de tout un chacun, ses cheveux longs «*qui frisent comme ceux de Bobby Clarke*», sa première blonde. Ses parents, le «*Grand chef montreur des choses du monde*» et la «*naine captive*», traversent ce livre narré au «Je» comme des silhouettes un peu floues, semant une légère touche d'inquiétude.

Il n'y a qu'un jet de pierre de Jonquière à Arvida. Distance que franchit Hervé Bouchard, drôle et touchant, pour aller rejoindre un temps Samuel Archibald sur le terrain de la culture populaire. Cartes de

hockey, *pick-ups* et cylindres, «*bonhommes*» en tous genres et hot-dogs d'aréna. «*J'ai porté le numéro six sans savoir que ça comptait*», écrit-il. Mais ce qui compte dans son «*dire qu'on voit*», c'est assurément cette nostalgie heureuse de celui qui se rappelle avoir découvert le plaisir d'être «*seul dans le bruit sourd et la dépense aveugle*».

Devenu adulte, l'homme a échangé une immersion pour une autre. Et c'est dans le jeu de l'écriture qu'il se fonde maintenant, pour son propre bonheur et le nôtre. «*Se jeter dans le jeu et y trouver la joie de disparaître à soi-même, je me suis dit, c'est ça, l'attrait des choses que nous faisons.*»

Collaborateur  
Le Devoir

## NUMÉRO SIX

Hervé Bouchard  
Le Quartanier  
Montréal, 2014, 176 pages

Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
Du 8 au 14 septembre 2014		CLASSEMENT PRÉSENTÉ EN NB DE SEMAINES	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR		
<b>▼ Romans québécois</b>			
1	Les années de plomb • Tome 3 Le choix de Thalie	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	1/2
2	La faille en toute chose	Louise Penny/Flammarion Québec	-/1
3	Chroniques d'une p'tite ville • Tome 4 1962.	Mario Hade/Les Éditions réunies	-/1
4	Le retour de l'oiseau-tonnerre • Tome 1 L'éveil	Anne Robillard/Wellan	2/3
5	Les orphelins irlandais	Micheline Dalpé/Goélette	3/4
6	L'épicerie Sansoucy • Tome 1	Richard Gougeon/Les Éditions réunies	4/4
7	Tag	Ghislain Taschereau/Goélette	-/1
8	Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
9	Sortie de filles • Tome 3 La fin de semaine de camping	Catherine Bourgault/Les Éditions réunies	5/3
10	Aimer à Manhattan	Kim Messier/Mortagne	-/1
<b>▼ Romans étrangers</b>			
1	Le scandale des eaux folles • Tome 1	Marie-Bernadette Dupuy/JCL	1/4
2	Envotements	Sylvia Day/Michel Lafon	4/2
3	Week-end en enfer	James Patterson   David Ellis/Archipel	-/1
4	Tirs croisés	James Patterson/Lattès	3/4
5	Tempête de feu	Richard Castle/City	2/4
6	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio	6/19
7	Central Park	Guillaume Musso/XO	5/23
8	Le royaume	Emmanuel Carrère/POL	-/1
9	Pétrolielle	Amélie Nothomb/Albin Michel	7/2
10	Ceux qui tombent	Michael Connelly/Calmann-Lévy	8/11
<b>▼ Essais québécois</b>			
1	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques...	Chantal Hébert   Jean Lapierre/Homme	1/2
2	Libres d'apprendre. Plaidoyers pour la gratuité scolaire	Collectif/Écosociété	2/2
3	Demain, il sera trop tard, mon fils	L. Pagé   J. Naidoo   K. Naidoo-Pagé/Stanké	-/1
4	De remarquables oubliés • Tome 2	Serge Bouchard   Marie-Christine Lévesque/Lux	3/12
5	Métier critique	Catherine Voyer-Léger/Septentrion	-/1
6	Leonard Cohen. Seul l'amour	Jacques Julien/Triptyque	10/4
7	Fabrications. Essai sur la fiction et l'histoire	Louis Hamelin/PUM	6/3
8	Un Québec exilé dans la fédération	Guy Laforest/Québec Amérique	-/1
9	Une éducation sans école	Thierry Pardo/Écosociété	-/1
10	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux	7/4
<b>▼ Essais étrangers</b>			
1	Vivre ensemble pour changer le monde. L'art de...	Richard David Precht/Pocket	4/2
2	Le capital au XXI <sup>e</sup> siècle	Thomas Piketty/Seuil	1/18
3	Guerriers de l'impossible. L'argent, les armes et l'aide...	Samantha Nutt/Boréal	-/1
4	Il existe d'autres mondes	Pierre Bayard/Minuit	9/4
5	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	3/2
6	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Matthieu Ricard/NIL	6/45
7	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	2/30
8	Keep calm je suis juste un serial killer	Collectif/Premium	-/1
9	Sous l'empire du capital. L'impérialisme aujourd'hui	Claudio Katz/M éditeur	-/1
10	Le sens de ma vie	Romain Gary/Gallimard	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

TRADUCTIONS INFIDÈLES (2 DE 5)

## De truchement à trucmuche, et de l'importance du nombre

LOUIS  
HAMELIN

**J'** aime bien repenser à l'entrée en matière du cours de Rémy dans la scène d'ouverture du *Déclin de l'empire américain*: « Il y a trois choses importantes en histoire. Premièrement, le nombre. Deuxièmement, le nombre. Troisièmement, le nombre. » Cette loi fondamentale, poursuit le prof, permet de prédire que les Noirs sud-africains seront forcément libres un jour (on est en 1986), et aussi que leurs cousins afro-américains ne le seront jamais.

Appliqué au domaine de la traduction littéraire, ça donne à peu près ceci: l'éditeur de la version française du *Pic* de Jack Kerouac peut écrire « traduit de l'américain » sur la page titre, mais on ne verra jamais personne se vanter de publier en anglais un livre « traduit du québécois ». Que l'idiome local forme, aux yeux des linguistes, une langue distincte ou pas, créolisée un peu, beaucoup ou passionnément, je ne vais pas faire semblant d'être capable de trancher ce vieux débat. La linguistique moderne est à la remorque de l'usager, de la rue, tandis que loin devant cavale la langue littéraire, et c'est cette dernière qui m'intéresse. Je sais une chose: quand il essaie de se mettre à vivre aussi fort dans les pages d'un livre que sur un trottoir, le français québécois est aussi différent de celui, prétendument international, qu'on parle et écrit à Paris que la langue des écrivains étasuniens l'est de celle de Shakespeare. La différence, c'est 310 millions de locuteurs américains contre 50 millions pour l'ancien maître. Et en français, 8 millions contre 66 millions. Importance du nombre. Rémy avait raison...

Quand je qualifie le Québec de colonie de l'édition et de la traduction, je n'émet pas un jugement de valeur, c'est un simple constat. Quant à l'amusante manie qui consiste à relever les travers des traductions hexagonales, mettons qu'il pourrait s'agir d'une douce forme de revanche: pas plus que la France n'est du genre à se gêner pour se gausser bruyamment de la manière dont les petits-cousins prononcent le mot beurre (« vous voulez dire les



SCOTT EKLUND ASSOCIATED PRESS

Quand on parle de sports dans les ouvrages traduits par nos cousins, marquer un essai dans l'en-but semble tellement plus correct qu'un touché dans la zone des buts...

Arabes? »), je ne rate aucune occasion de lui faire observer que les loriots, à ne pas confondre avec les orioles, n'existent pas au pays d'Audubon, ou de m'écrouler de rire quand je rencontre un rotengle (gardon rouge) dans un étang du Texas.

Autre écueil bien connu: les sports. Tout lecteur le moins aguerri de l'Amérique sportive sait que dans un match de football américain disputé dans un roman traduit chez Albin Michel, Bourgois ou l'Olivier, il risque de courir longtemps avant de trouver la zone des buts... Marquer un essai (plutôt qu'un touché) dans l'en-but est tellement plus correct. Ce qu'il faut bien se rentrer dans la tête, c'est que même quand il confond football et rugby, le traducteur français a raison. Rappelez-vous: il est 66 millions, et moi, je ne suis que 8 millions. Ces passeurs de mots ne se comportent pas autrement que les naturalistes des premières ex-

péditions qui nommèrent pinsons et fauvettes les passereaux indigènes qui leur rappelaient ces espèces de l'Ancien Monde. Au-delà de la dérangement étonnant, toute entreprise de traduction ne consiste-t-elle pas à ramener l'inconnu au connu?

La situation, remarquez, tend à s'améliorer depuis quelques années, du moins en ce qui concerne les noms de bestioles et la taxinomie en général. Merci, Internet.

## Jurons et sacres

Deux autres écueils, tant qu'à y être, me semblent devoir être mentionnés: le vouvoiement déplacé, et les jurons. Voici deux cowboys occupés à se faire réchauffer une platée de bines sur un feu de ramilles de mesquite en buvant un café à décapier un cactus, et vous ne devinez jamais: ils se vouvoient... J'exagère à peine.

## Dans la poudrière espagnole

Tout héritier de la Retirada refera un jour la route d'Espagne pavée d'horreurs. Comment l'expérience libertaire s'est-elle transformée? Écoutant sa mère raconter l'histoire familiale, Lydie Salvayre restitue la folie de 1936.

GUYLAINE MASSOUTRE

« Il n'est de bon rouge qu'un rouge mort. » Les « fachas » du village catalan ont des armes blanches, des armes à feu et l'Église pour les absoudre. Josep, oncle de l'auteure, est « un rouge et noir ». Ouvrier agricole, il croit à la révolution, à la liberté, à la fraternité. Il lève le poing en criant des mots ronflants. Sa mère en est tout agacée, tout affolée. Mais la sœur de Josep n'a rien oublié de la joie ni de l'espérance. Salvayre lui donne un sacré ton jubilatoire dans *Pas pleurer*.

Les femmes d'Espagne ont fait la révolution, la guerre. Avec les hommes. Et les enfants. Certaines n'ont eu que le temps d'attraper ballots et bébés avant de rejoindre la file interminable de la débâcle vers le Nord. Quelle angoisse terrible, ce passage des Pyrénées au mois de février, cet exil vers les camps de la Catalogne narbonnaise! La famille de Salvayre restera en Aquitaine.

Tout cela est bien documenté. Mais ce françaisisme sinistre, on ne le digère pas. Le sabre et le goupillon, tellement ensanglantés, ont laissé « des idées dormantes », écrit Sal-

vayre. Noir et rouge, comme ces symboles demeurent!

Sous « Mort à la mort! », slogan crié par Josep, la vie « romantique à mourir » donne « la peau de poule ». Les extrêmes, du côté des anarchistes et des communistes, finissent par se rejoindre dans un duel sans merci. Ils s'entre-détruisent. Mais pas les femmes à la langue déliée. *Pas pleurer* accueille cette féroce vérité, cette mémoire brûlante, ce malheur résistant. Les familles décimées, gravées là, comme la révolution, bougent le cœur et les paupières fermées.

## Une Catalane, une génération

1936, en Catalogne au bord de la guerre civile: une femme « ouvre sa gueule pour la première fois de sa vie. Elle a quinze ans. » 2014, Lydie Salvayre, née Arjona, tient le courageux journal du témoin Bernanos, *Les grands cimetières sous la lune* (Points): elle note en regard les « palabres » de Montserrat Monclus Arjona, sa mère. Sa verve éclate au récit de 1936, la seule année qui vaille. Pour cette femme, il ne s'est rien passé depuis. Elle est bien jeune, cette

Montse catalane qui vient de se marier, engrossée à la vitesse d'un feu de paille dans la folie des événements. Une fille naîtra, devant de dix ans Lydie, psychiatre devenue l'écrivaine brillante qu'on sait sous le nom de Salvayre. Elle est née dix ans plus tard, dans la petite colonie toulousaine d'exilés espagnols. Ils ont échappé pire; mais pas Josep. Entre eux, ils parlent leur langue.

Montse est une femme forte. Mal embouchée — elle sacre sa colère — quand elle restitue l'ambiance, la joie révolutionnaire, l'espoir de justice, l'idéal et la peur, et la mort de son frère — est-ce son mari qui y a trempé, tous ces assassins d'idéal, tuant les mots de la jeunesse, les convictions des têtes brûlées, avec l'absolution de l'Église? Le sabre et le goupillon, massacreurs de petits paysans, d'ouvriers, de rouges, toutes nuances confondues.

Salvayre et sa mère ont une même virulence, pas perdue, langue délicate, moqueuse, drôle, jouissive dans les pages. Truffé de mots inventés, images, populaires, mi-catalans mi-français, de dictons et de mots intraduisibles, le tout fait une montagne de passions.

## Aspirations

Dans cette enfance retrouvée, la malicieuse Salvayre pi-

mente fort son récit euphorique et tragique. Ce style inimitable, triste et emballé, dit l'embrigadement et la dureté implacable des hommes, l'échec du changement nécessaire. Faut pas pleurer sur l'improbable: l'égalité; le partage; un monde honorable. Malgré l'irréparable, il y a ces traces étonnantes: « je ne sais quel émerveillement, le récit des atrocités décrites par Bernanos, confronté à la nuit des hommes, à leurs haines et à leurs fureurs ».

Juste sélection pour plusieurs prix — Goncourt et Renaudot, déjà, — *Pas pleurer* est un livre de suspense et de consolation: « Pleure pas », faut pas pleurer, à mi-mots l'exhortation demeure, « incroyable », « claro », « festin de coïno » — rumeur sourde —, « ce massacre de misérables sans défense [qui] ne tira pas un mot de blâme, ni même la plus inoffensive réserve des autorités ecclésiastiques qui se contentèrent d'organiser des processions d'actions de grâce. » (Bernanos). « Queremos vivir! » résonne encore.

Collaboratrice  
Le Devoir

## PAS PLEURER

Lydie Salvayre  
Seuil  
Paris, 2014, 280 pages

## CHRONIQUES

## L'ethnologie par Jean-Benoît Nadeau

LOUIS CORNELLIER

Le journaliste Jean-Benoît Nadeau, collaborateur au magazine *L'actualité* et nouveau chroniqueur au *Devoir*, s'est beaucoup amusé en écrivant *Les accents circumplexes*. Recueil de chroniques, pour la plupart inédites, sur ses expériences torontoises et mont-réalisées, ce livre, plein d'humour, regorge de considérations ethnologiques empiriques sur le mode de vie des habitants de la Ville Reine et sur celui de ceux de la métropole du Québec.

En 2001, après avoir vécu en France pendant quelques années pour écrire deux ouvrages sur le mode de vie des Français et une passionnante histoire de la langue française (*Le français, quelle histoire!*, Le livre de poche, 2012), Nadeau et sa conjointe, la journaliste d'origine ontarienne Julie Barlow, s'installent à Toronto. Nadeau, fidèle à sa méthode, qui consiste à transformer toutes ses expériences en sujets d'articles, entreprend alors de raconter le choc culturel du retour au pays.

À Toronto, dans le quartier Parkdale, il fait la connaissance de voisins envahissants, mais serviables et sympathiques, qui vous apportent toujours une douzaine de beignes de chez Tim Hortons. Il apprend à négocier, dans les commerces, avec des employés aimables, mais incompétents (en France, note-t-il, on affiche sa supériorité; en Amérique du Nord, on veut être aimé), il découvre que l'orangisme culturel existe encore en Ontario et que « la francophobie demeure, au Canada, le dernier préjugé acceptable », bien que Toronto, remarque-t-il, s'affiche de plus en plus en français, et il va même jusqu'à Niagara Falls, pour en constater la véténarité.

Collaborateur  
Le Devoir

## Bienvenue à Montréal

Un an plus tard, en 2002, donc, tannés de vivre à Toronto, cette ville charmante, mais trop américanisée et qui manque de *oumph*, les Barlow-

Nadeau choisissent Montréal, « une ville assez laide, mais qui a du charme » et une florissante vie culturelle. A partir de là, Nadeau rayonne, retourne dans sa région natale estrienne pour en faire l'éloge, visite les réserves indiennes afin de dégonfler les préjugés qui accablent leurs habitants (ben oui, dès qu'ils sortent des réserves, ils paient des taxes et impôts comme tout le monde) et va faire de la motoneige en Abitibi, avec des Européens, pour conclure qu'il préfère le ski de fond sur le mont Royal.

Joyeux, goguenard et capable d'autodérision, Nadeau est un guide réjouissant et jamais ennuyant. Ses considérations linguistiques, sa spécialité, s'avèrent particulièrement captivantes. « Langue archicomplexe », écrit-il, l'anglais ne s'enseigne pas vraiment (lisez-vous, Monsieur le Ministre Bolduc?), mais « s'attrape [...] en s'y frottant beaucoup ». Les anglophones, d'ailleurs, n'ont pas, comme les francophones, l'obsession de la faute. « La langue anglaise se veut une pantoufle alors que la langue française se veut un corset », suggère Nadeau.

Ce corset, cependant, est celui d'une grande langue internationale, ce que les Québécois ont tendance à oublier. Le français, comme l'anglais, peut nous ouvrir sur le monde, à condition, précise le journaliste, que les Québécois acceptent de se définir comme des « francophones », sans considération ethnique. « Être francophone, écrit-il, c'est d'abord un choix, ce n'est pas une ethnité. » Nadeau semble suggérer que le Parti québécois n'a pas encore compris cela. C'est bien un des rares moments où le journaliste est injuste. Sa nouvelle chronique du *Devoir* lui permettra sûrement de revenir sur tout ça.

## LES ACCENTS CIRCUMPLEXES

Jean-Benoît Nadeau  
Stanké  
Montréal, 2014, 328 pages



## ALEXANDRE JARDIN

## Rencontre

autour de son nouveau roman *Juste une fois*  
publié aux Éditions Grasset

Animation: Tristan Malavoy-Racine

LE MARDI 23 SEPTEMBRE À 19H

Librairie Monet

Galeries Normandie, 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3  
Réservations: 514 337-4083 ou evenements@librairiemonet.com

Librairie  
Monethachette  
CANADA

Gaétan St-Pierre

## Quand la RUE PARLE

Le vocabulaire des luttes sociales  
et ses origines étymologiques

En librairie

SEPTENTRION.QC.CA  
25 ans • 1988-2013

*Nous sommes bâtis pour l'inaccessible...*  
Félix Leclerc

TROIS-RIVIÈRES  
DU 3 AU 12 OCTOBRE 2014

## Repas-poésie

Au Four à bois	Dîner-poésie : 12 h – 4 au 12 oct. Souper-poésie : 18 h 30 – 5 au 9 et 12 oct. Souper-poésie : 17 h 30 et 20 h – 4, 10 et 11 oct.
Bistro l'Ancêtre	Souper-poésie : 18 h – 7 et 8 oct.
Café Bar Zénob	Pique-nique-poésie : 12 h – 4 au 12 oct.
Le Castel des prés	Souper-poésie : 18 h 30 – 4 et 8 oct.
Il Circo Pâtes et Passion	Souper-poésie : 18 h – 8 au 11 oct.
Le Lupin	Dîner-poésie : 12 h – 7 au 10 oct. Souper-poésie : 18 h 30 – 4, 5 et 7 au 12 oct.
Le Manoir	Dîner-poésie : 12 h – 4, 5, 10, 11 et 12 oct. Souper-poésie : 18 h – 5, 8, 9 et 12 oct.
La P'tite Brûlerie	Dîner-poésie : 12 h – 7 et 9 oct.
Olive & Papaye	Dîner-poésie : 12 h – 6 au 10 oct. Souper-poésie : 18 h 30 – 9 oct.
Le Rouge vin	Souper-poésie : 18 h 30 – 5, 6, 8, 9 et 12 oct.
Le Sacristain	Tartines et poésie : 9 h – 6 au 10 oct. Brunch-poésie : 10 h – 5 oct. Souper-poésie : 18 h – 6 oct. Tapas et poésie : 18 h – 9 et 10 oct.
Le St-Germain Bistrot	Souper-poésie : 18 h – 4 au 12 oct. Début des lectures : 18 h 30
Le Troquet / Delta	Souper-poésie : 18 h – 4 et 11 oct.
Maison de la culture	Dîner-poésie : 12 h – 6 au 11 oct.

## Ateliers d'écriture

Le Sacristain : Atelier-bistro	15 h – 7, 8 et 9 oct.
Musée des Ursulines : Atelier d'écriture : Je crée avec les poètes!	13 h 30 – 4, 5 et 8 au 12 oct.
Maison de la culture : Atelier d'écriture-poésie	15 h 30 – 4, 5 et 7 au 12 oct.

## Moments gourmands

Suite Soixante	Viennoiseries et poésie : 10 h – 11 oct.
La p'tite Brûlerie	Moments de poésie : 10 h 30 – 4, 8 et 12 oct.
Le Troquet / Delta	Thé et poésie : 17 h – 11 et 12 oct.
Nys Pâtissier	Pause-poésie : 10 h – 9 et 10 oct. Goûter-poésie : 16 h – 4, 8, 9 et 10 oct.

## Causeries-poésie

Suite Soixante	Un poète se raconte : Entrevue avec ... 13 h 30 – 4 au 12 oct.
Maison de la Culture (Foyer)	Situation de la poésie dans le monde 11 h – 4 et 5 oct.

## Apéros-poésie

Café Bar Zénob	Apéro-poésie : 17 h – 4 au 12 oct.
Maison de la culture	Apéro-poésie : 17 h – 4 au 10 oct.
L'Embuscade Café Galerie	Scotch et poésie : 15 h 30 – 4, 5, 9, 11 et 12 oct.

## Douces lectures

Suite Soixante	Poésie à la Suite : 20 h – 4, 8 et 9 oct.
Café Bar Zénob	Récital de poésie : 19 h – 4 et 5 oct. Soirée de poésie : 20 h 30 – 3 au 12 oct. Poèmes de nuit : 23 h – 3 au 12 oct.
Le Réfectoire, Musée des Ursulines	Poèmes en langue anglaise : 15 h 30 – 10 oct.

## Poètes invités

### Prix de poésie

Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie 2014	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1 DESAUTELS, Denise (1991)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Piché de poésie UQTR-2014										
2 POULIN, Catherine	*								*	
Finaliste - Prix Piché de poésie UQTR-2014										
3 SIMONEAU, Mathieu	*									
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie-2014										
4 FOREST, Isabelle	*	*	*	*						
Prix Jean-Lafrenière/Zénob-2014										
5 LAROUCHE, Jean-Sébastien	*	*	*	*						
Prix International de Poésie Antonio Viccaro-2014										
6 MURRY, Les (Australie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Jaime-Sabines / Gatien-Lapointe-2014										
7 PHELPS, Anthony (Haïti/Québec)	*						*	*	*	*
Prix ANEL-AQPF-2013										
8 LABRIE, Pierre	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix de littérature Gérard-Godin 2014										
9 CROISIÈRE, Mathieu									*	
Prix Émile-Nelligan 2014										
10 TRAHAN, Michaël									*	*
Prix de poésie Radio-Canada-2014										
11 À venir									*	
Bourse Hector-de-Saint-Denis-Gameau-2013										
12 DESMEULES, Anne-Marie	*									
Prix Athanase-David 2013										
13 DES ROCHES, Roger (2001)							*	*	*	*
Prix National de poésie en immersion française-2014										
14 GEMMICH, Helen	*	*								

### GRAND PRIX du FIP des 29 premières années

15 BEAUSOLEIL, Claude (1997 et 2004)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
16 BROSSARD, Nicole (1989 et 1999)							*	*	*	*
17 CATALANO, Francis (2010)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
18 DAOUST, Jean-Paul (2009)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
19 DE BELLEFEUILLE, Normand (1986 et 2012)							*	*	*	*
20 DESGENT, Jean-Marc (1994 et 2005)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
21 DES ROSIERS, Joël (2000)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
22 DUPRÉ, Louise (1993 et 2011)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
23 HÉBERT, Louis-Philippe (2008)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
24 LABINE, Marcel (2006 et 2013)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
25 LONGCHAMPS, Renaud (1992)				*	*	*	*	*	*	*
26 MALENFANT, Paul Chanel (1998)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
27 NEPVEU, Pierre (2003)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
28 OUELLET, Pierre (2007)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

### GRAND PRIX du FIP des 29 premières années

29 ROY, André (1987)							*	*	*	*
30 TURCOTTE, Élise (2002)							*	*	*	*

### Poètes québécois

31 ATALLA, Nora							*	*	*	*
32 BARETTE, André						*	*	*	*	*
33 CHASSÉ, Henri	*	*								
34 CHEVARIER, Corinne						*	*	*	*	*
35 CYR, Véronique	*	*								

### Poètes québécois

36 DESJARDINS, Louise									*	*
37 DESPATIE, Stéphane								*	*	*
38 DEVAULT, Gilles								*	*	*
39 DULUDE, Sébastien		*				*	*	*	*	*
40 DUMAIS, Isabelle								*	*	*
41 FORTIN, Célyne		*	*	*	*					
42 LOUISSEIZE, Caroline							*	*	*	*
43 PLEAU, Michel		*	*	*	*	*	*	*	*	*
44 SAGALANE, Charles					*	*	*	*	*	*
45 STANTON, Julie					*	*	*	*	*	*

### Poètes canadiens

46 BESSETTE, Ariane (Québec/Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
47 BOLIVAR, Barthélemy (Haïti/Manitoba)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
48 CHARLEBOIS, Éric (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
49 CHIASSON, Herménégilde (N.-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
50 GROULX, David (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
51 HAUSNER, Beatriz (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
52 PSENAK, Stefan (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
53 THIBODEAU, Serge Patrice (N.-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

### Poètes internationaux

54 BENNIS, Mohamed Ahmed (Maroc)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
55 BOZIER, Raymond (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
56 BRAESTER, Marlène (Israël)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
57 BRUCK, Julie (Québec/USA)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
58 CAI, Shu <sup>1</sup> (Chine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
59 CARDUCCI, Lisa (Québec/Chine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
60 CARTIER, Gérard (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
61 CASTILLERO, Silvia (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
62 COHEN, Sara (Argentine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
63 COURTOISIE, Rafaël (Uruguay)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
64 DONY, Aurélien (Wallonie-Bruxelles)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
65 EKELUND, Fredrik (Suède)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
66 ENRIQUEZ, Pedro (Espagne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
67 FENNI, Achour <sup>1</sup> (Algérie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
68 FUTORANSKY, Luisa (Argentine/France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
69 GUEVARA, Otoniel G. <sup>1</sup> (Salvador)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
70 JOHNSTONE, Brian (Écosse)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
71 KOUNDAKJIAN, Lola (Arménie/USA)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
72 MIRANDA, Marta <sup>1</sup> (Argentine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
73 MOZETIC, Brane (Slovénie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
74 NOIRET, Gérard (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
75 PETKOVIC, Nikola (Croatie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
76 PORTANTE, Jean (Luxembourg)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
77 POZZANI, Claudio (Italie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
78 RANCOURT, Jacques (Québec/France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
79 RODRIGUEZ DIEZ, Cesar (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
80 SARMENTO, Luis Filipe (Portugal)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
81 SCHVARTZ, Claudia (Argentine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
82 TADJO, Véronique (Afrique du Sud)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
83 TESSA, Francis (Wallonie-Belgique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
84 TCHYSTIAK, Dmytro <sup>1</sup> (Ukraine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

<sup>1</sup> Au moment où ce programme est entré sous presse, ce poète était en attente de visa. Il est possible qu'il ne l'ait pas obtenu. Merci de consulter le site [www.fiptr.com](http://www.fiptr.com) pour connaître le nom de son remplaçant s'il y a lieu et obtenir l'information à jour.



Procurez-vous notre programmation complète chez tous les hôtes du Festival ou au [www.fiptr.com](http://www.fiptr.com).

## GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE

Samedi 11 octobre 20 h  
25 poètes sur scène à la Maison de la culture (# 4).

Entrée gratuite pour fêter les 30 ans du FIP. Laissez-passer obligatoire disponible à la billetterie de la salle J.-A. Thompson entre 11 h et 18 h : 819 380-9797 ou 1 866 416-9797 (sans frais).

# ESSAIS

## L'école selon Liberté



LOUIS CORNELIER

On a beaucoup parlé, depuis le printemps étudiant de 2012, des coûts de l'éducation au Québec. Aux partisans de la gratuité scolaire, du primaire à l'université, se sont opposés les tenants de la « juste part » individuelle à fournir pour s'éduquer. Une grande question a cependant été négligée : l'éducation, d'accord, accessible à tous, bien sûr, mais pour quoi faire ? Les têtes d'affiche des carrés rouges, en déplorant la marchandisation de l'éducation, ont bien tenté d'entraîner le débat vers les finalités de la chose, mais elles ont rarement été relayées.

La revue *Liberté*, dans son numéro d'automne 2014, place justement cette grande question au cœur de la discussion. « *Paradoxelement*, écrit le philosophe Eric Martin, nous avons exigé à grands cris qu'on sorte les religieux de l'école, mais ce fut aussitôt pour ouvrir grandes les portes du temple aux marchands, adeptes de l'esprit entrepreneurial et de la "création d'emplois", qui ignorent tout de l'éducation et la ramènent à la seule chose qui leur importe : l'économie et l'argent. »

Martin, un des plus solides penseurs québécois actuels de l'éducation, est aussi un des collaborateurs au collectif *Libres d'apprendre. Plaidoyers pour la gratuité scolaire*, dirigé par Gabriel Nadeau-Dubois. Dans cet ouvrage, le philosophe rappelle que les finalités de l'éducation sont de « transmettre la culture et [de] dévelop-



per la faculté de juger des individus » afin de permettre à ces derniers de faire société. Or, explique-t-il, la science moderne, fondée sur une connaissance mathématique et logique, et la révolution industrielle, obsédée par un développement technique déterminé par la logique du profit, ont eu pour effet de soumettre les individus, les sociétés et les institutions, dont l'école et l'université, aux impératifs du développement techno-économique. « C'est ainsi, constate Martin, qu'une société en vient à dénier l'essentiel de ses efforts à produire du savoir qui permettra de produire des machines et de dynamiser la production de la valeur capitaliste, le dispositif combiné des machines et du marché se chargeant de produire le "sens" de la vie commune sans qu'il y ait besoin de réfléchir davantage sur le plan éthique ou politique. » Dans un semblable « monde de moyens », dans lequel l'idéal de faire société a été remplacé par l'injonction de s'adapter au marché, les finalités humanistes de l'éducation sont disqualifiées et l'école, comme l'université, ne devient qu'un moyen pour produire des moyens, c'est-à-dire une main-d'œuvre adaptée à l'empire technoscientifique et économique.

Louis Cornellier



DPE/CC

Dans le dernier magazine *Liberté*, Eric Martin démontre que la tendance commerciale qu'a prise l'éducation d'aujourd'hui trouve déjà sa source dans le rapport Parent, datant des années 1960.

per la faculté de juger des individus » afin de permettre à ces derniers de faire société.

Or, explique-t-il, la science moderne, fondée sur une connaissance mathématique et logique, et la révolution industrielle, obsédée par un développement technique déterminé par la logique du profit, ont eu pour effet de soumettre les individus, les sociétés et les institutions, dont l'école et l'université, aux impératifs du développement techno-économique.

« C'est ainsi, constate Martin, qu'une société en vient à dénier l'essentiel de ses efforts à produire du savoir qui permettra de produire des machines et de dynamiser la production de la valeur capitaliste, le dispositif combiné des machines et du marché se chargeant de produire le "sens" de la vie commune sans qu'il y ait besoin de réfléchir davantage sur le plan éthique ou politique. »

Dans un semblable « monde de moyens », dans lequel l'idéal de faire société a été remplacé par l'injonction de s'adapter au marché, les finalités humanistes de l'éducation sont disqualifiées et l'école, comme l'université, ne devient qu'un moyen pour produire des moyens, c'est-à-dire une main-d'œuvre adaptée à l'empire technoscientifique et économique.

### Humanisme éducatif

Pour renouer avec l'humanisme éducatif, un retour aux propositions du rapport Parent des années 1960 est-il souhaitable ? Dans *Liberté*, Eric Martin montre, au contraire, que l'éducation utilitaire et commercialisée d'aujourd'hui trouve déjà sa source dans ce document. Le célèbre rapport, note-t-il, parle souvent d'humanisme et insiste sur la transmission de la culture, mais il est aussi parcouru par une trame pragmatique et utilitaire, par l'injonction de s'adapter à la révolution scientifique et technique. À l'époque, d'ailleurs, le théologien André Naud, rappelle Martin, « fit paraître une critique du rapport dans laquelle il se demande s'il suffit de développer des aptitudes et des méthodes techniques pour réaliser l'homme ».

Le rapport Parent, continue Martin, croyait « pouvoir marier la préservation des valeurs humanistes, la défense de la culture et les exigences du progrès industriel ». Ce sont ces dernières, légitimes, qui se sont toutefois imposées au système scolaire, nous laissant, conclut tristement Martin, avec « une éducation sans idéal, où l'adaptation à "la réalité" a pris le pas sur les véritables finalités de l'enseignement, c'est-à-dire sur la formation de l'esprit, le développement de la pensée critique, la découverte du patrimoine culturel, intellectuel, artistique et scientifique de l'humanité ».

On en voit une manifestation éclatante dans l'obsession actuelle de l'apprentissage de l'anglais et des nouvelles technologies, nécessaire, nous serine-t-on, « pour rester dans la course ».

### Des chiffres

Dans *Libres d'apprendre*, Noam Chomsky dénonce « la croissance prodigieuse de la bureaucratie » dans le monde universitaire. Dans *Liberté*, le sociologue Jacques Tondreau explique que cette approche comptable parasite tout le système scolaire. « L'important, déclare-t-il, n'est pas de transmettre des connaissances aux élèves, mais de répondre à la commande de résultats chiffrés, permettant aux commissions scolaires, au ministère et au gouvernement de montrer qu'ils ont agi efficacement. » En se penchant sur le cas de l'Épreuve uniforme de français au collégial, David Clerson illustre que cet examen ne sert en rien l'enseignement de la littérature et n'est que prétexte à un exercice ministériel statistique illusoire.

Pouvons-nous au moins nous inspirer du miracle éducatif finlandais pour corriger les ratés de notre école, dans laquelle les enseignants, déplorent Michel Stringer et Jean Danis, ne sont pas toujours des gens de culture ? Pas vraiment, explique, toujours dans *Liberté*, Jean-Philippe Payette, qui vit et enseigne à Helsinki. Le système finlandais a d'évidentes qualités, reconnaît l'enseignant dans ce surprenant texte, mais formerait surtout « de très bons exécutants », très peu politisés et obnubilés par l'esprit de consensus.

La gratuité scolaire, nous disent ces publications, est possible et souhaitable, non seulement pour former des travailleurs compétents, mais d'abord des citoyens et des êtres humains.

louisco@sympatico.ca

### LIBERTÉ

Numéro 305, automne  
Montréal, 2014, 80 pages

### LIBRES D'APPRENDRE

PLAIDOYERS POUR LA GRATUITÉ SCOLAIRE  
Sous la direction de Gabriel Nadeau-Dubois  
Écosociété  
Montréal, 2014, 200 pages

## Le Canada du roi

MICHEL LAPIERRE

Dans son *Précis du siècle de Louis XV* (1768), Voltaire, qui, réaliste en géopolitique, se félicite de la prise de Québec par les Britanniques, écrit : « Jamais les Anglais n'ont eu tant de supériorité sur mer. » Il oublie, comme l'explique Louis Gagnon, dans *Louis XV et le Canada* (1743-1763), que, grâce au rapprochement entre Canadiens et Amérindiens, la France aurait pu étendre son influence sur un continent neuf, aussi important pour la modernité que les océans.

Monté à cinq ans sur le trône de France, Louis XV (1710-1774) décida d'exercer lui-même le pouvoir à 33 ans. L'historien québécois le dépeint sans surprise comme un timide peu sûr de lui. Malgré ses défauts, le roi s'intéressa au Canada, sa colonie, d'autant plus que deux administrateurs à son service, Maurepas et La Galissonnière, eurent sur ce pays des idées concrètes qui dépassaient celles, trop salonniers, d'un intellectuel aussi en vue à Paris que Voltaire.

Secrétaire d'Etat à la Marine de 1723 jusqu'à sa disgrâce en 1749, Maurepas attache une grande importance à son œuvre : Louisbourg, forteresse et port, qui, sur l'Atlantique, vise la défense et l'essor commercial du Canada en y apparaissant comme l'entrée. Mais, pris par les Anglais en 1745, rendu à la France trois ans plus tard et définitivement conquis par la Grande-Bretagne en 1758, le bastion n'aura pas le succès escompté.

### Esprit moderne

En démantant un monde déterminé par les intrigues de cour, les savants ballets diplomatiques, les guerres causées par des querelles de succession dans une famille impériale ou une famille royale, Gagnon a l'art de restituer l'esprit, presque insolite aujourd'hui, d'une époque révolue. Il fait comprendre que, par leur vision pratique, Maurepas et La Galissonnière annoncent les prochaines révolutions politiques, sociales, économiques et, surtout, un changement de sensibilité.

Gouverneur intérimaire de la Nouvelle-France de 1747 à 1749, La Galissonnière, à la différence de Voltaire, estime que le Canada, loin d'appauvrir la France, pourrait l'enrichir s'il bénéficiait d'un peuplement adéquat. Privilégier, à Versailles, une politique européenne au détriment d'une politique coloniale représente pour lui un rétrécissement de l'influence française au profit de l'hégémonie anglo-saxonne, bientôt prête à s'étendre sur le monde.

Ces vues prophétiques, formulées, dès 1750, dans son *Mémoire sur les colonies de la France dans l'Amérique septentrionale*, et l'idée, qui s'y joint, de la « supériorité », à l'intérieur du continent, de l'hégémonie française sur les menées anglaises, à cause des « liaisons », on dirait maintenant de l'osmose, entre Canadiens et Amérindiens, font de La Galissonnière un moderne saisissant et même incisif. Elles auraient dû faire l'envie de Voltaire.

Comme Gagnon l'a compris, l'Amérique se révélait un stimulant pour les initiateurs de la modernité tout en étant le tombeau des rois.

Collaborateur  
Le Devoir

### LOUIS XV ET LE CANADA

1743-1763  
Louis Gagnon  
Septentrion  
Québec, 2014, 186 pages

## 31<sup>E</sup> SALON DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL



### LE LIVRE & LES SCIENCES NATURELLES

GRAND CHOIX DE LIVRES ANCIENS ET RARES, ILLUSTRÉS, PREMIÈRES ÉDITIONS ET BELLES RELIURES

LES 27 ET 28 SEPTEMBRE 2014

SAMEDI : 12-18H - DIMANCHE : 11-17H

UNIVERSITÉ CONCORDIA

PAVILLON MCCONNELL, 1400 BOUL. DE MAISONNEUVE O



LE DEVOIR  
Libre de penser

ADMISSION 6,00\$ POUR LES 2 JOURS

### VIENT DE paraître

#### Dossier

### Pour une éducation émancipatrice

NUMÉRO 774 • OCTOBRE 2014

#### Les auteurs :

Yves-Marie Abraham, Emiliano Arpin-Simonetti, Gilles Bibeau, Anne-Marie Claret, Jacques Daigneault, Linda Guerry, Adrien Jouan, Nicolas Milot, Maurice Tardif, Jean Trudelle

À lire aussi : une analyse sur l'Égypte, un bilan de la première année du pape François et un débat sur le statut juridique des animaux.

Artiste invité : Pierre Pratt

Sommaire détaillé et abonnement en ligne :  
[www.revuerevelations.qc.ca](http://www.revuerevelations.qc.ca)

6 NUMÉROS PAR ANNÉE, 48 PAGES  
Un an : 40 \$ Deux ans : 70 \$  
À l'étranger (un an) : 55 \$  
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)

514-397-8670 | [abonnement@sodep.qc.ca](mailto:abonnement@sodep.qc.ca)

SOPEP (revue RELATIONS)  
C.P. 160, succ. Place d'Armes  
Montréal, Québec H2Y 3E9

EN VENTE DANS LES KIOSQUES  
ET LIBRAIRIES 7,00 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de \_\_\_\_\_ an(s), au montant de \_\_\_\_\_ \$

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations)  ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_